

Jacques Lecarme

Un point de rencontre : Malraux, Sartre, Roger Stéphane

En janvier 2007, dans le cadre d'un colloque organisé par notre collègue Jeanyves Guérin sur le militant, j'avais proposé une intervention intitulée : « Militant ou aventurier : Roger Stéphane, Malraux, Sartre ». Il s'agissait d'un livre, publié par Roger Stéphane en 1950, *Portrait de l'Aventurier*, comparant les parcours du français Malraux, de l'anglais Lawrence (d'Arabie), du prussien Von Salomon, et construisant le modèle d'une « éducation européenne », avec des traits communs et des choix idéologiques opposés. La préface de Sartre rebondissait sur la formule de Stéphane estimant qu'en 1950, le temps des aventuriers était révolu et que s'instaurait le temps des militants. Sartre, après s'être évertué à faire l'éloge du militant (que les jeunes bourgeois ne sauraient incarner, malgré leur bonne volonté), finissait par dire sa préférence pour l'aventurier, lequel a vécu jusqu'au bout sa condition impossible : « il témoigne à la fois de l'existence absolue de l'homme et de son impossibilité absolue¹ ». Il y a mieux : après avoir dit son attachement à la figure de Lawrence, Sartre réproouve, comme stérilisée, « une cité socialiste où de futurs Lawrence seraient radicalement impossibles ». On est en 1950 et Sartre n'est pas encore converti au communisme thorézien et soviétique comme il le sera en 1952 (curieux chassé-croisé : en 1950 il est méfiant envers le PC et l'URSS, et Merleau-Ponty très confiant ; en 1952, les positions seront inversées). Sartre est alors l'adversaire politique résolu de Malraux, et il cite assez négativement l'aventurier Perken à côté de Jean Genet (il est vrai que chez Sartre la négativité est un moment dialectique fondamental). Il n'empêche qu'il y a eu rencontre, *via* Roger Stéphane, sur l'exemplarité d'un parcours et d'une œuvre, celle de Lawrence, qui leur sert de héros commun et idéal, pour tous les trois.

J'avais écrit vingt-sept feuillets sur ce triangle compliqué et, resté un analphabète du clavier, appartenant à cette nouvelle classe de nouveaux illettrés, endurcis dans la

¹ Roger Stéphane, *Portrait de l'aventurier*, Paris, Grasset, rééd. de 1965, p. 28. Repris dans Jean-Paul Sartre, *Situations*, t. 6, Paris, Gallimard, p. 21.

manuscriture, je n'ai pas remis mon texte à l'éditeur : le volume est paru sans moi, et sans Malraux. Je comptais donc, cyniquement, vous le resservir, refroidi, mais réchauffé par des relectures. Or, je me suis aperçu que mon exposé faisait la part belle à Sartre, et peu de place à Malraux, parce que j'avais tenu pour pertinents les jugements de Stéphane sur Malraux, et sur la figure de l'Aventurier, laquelle confondrait ingénument la vie de l'auteur et le parcours de ses personnages. Mais Roger Stéphane, en 1950, interlocuteur de Malraux et spécialiste auto-proclamé, ne pouvait avoir lu ni *Le Miroir des limbes* ni *Le Démon de l'absolu*. En outre, en bon homme de gauche, il trouvait incohérent le parcours de Malraux, l'Archange de la Révolution internationale étant devenu le délégué à la propagande du RPF – cela ne passait pas à *France-Observateur*. Moi-même, en 2007 – et c'était ma faute –, je n'avais pas lu attentivement un texte à la fois capital et incompréhensible : la préface au *Démon de l'absolu*, où il n'est pas question de T. E. Lawrence, mais où il est traité du mythe de l'aventurier, selon des vues aussi catégoriques que ténébreuses. Donc, j'ai écarté mon travail d'alors, reposant sur des lectures insuffisantes, et j'ai essayé, comme il convient à un séminaire « Malraux », de recentrer la triangulation Sartre-Stéphane-Malraux sur Malraux. Je crains que mon pauvre Sartre ne bénéficie pas en ces lieux d'un préjugé favorable, surtout quand il édicte des jugements définitifs et successifs sur la marche du siècle entre 1945 et 1980. Autant d'illusions perdues, qui ne méritent pas notre dédain, à nous qui nous faisons forts de connaître la suite des temps.

Aventure / aventurier

L'Aventure, c'est avant tout l'effet d'une narration, ou d'un mode de narration, plus particulièrement : le roman d'aventure (Kipling, Stevenson, Jack London, Jules Verne). L'aventure, c'est une vie romanesque, avec péripéties et fin heureuse. On peut y voir la source de tous les récits un peu enchanteurs (*L'Odyssée*). Une vie qui ferait battre le cœur. Dans tous les cas, une aimable illusion qui fait s'imaginer qu'on vit d'une fiction, qui se déroule peu à peu, sous l'effet d'un hasard assez providentiel. Malraux cite souvent : « L'homme qui voulut être roi », nouvelle de Rudyard Kipling, non sans écho dans *La voie royale* et dans *Le règne du malin*.

On pense souvent au XVIII^e siècle, et à ceux qui « vécurent d'action plus que de conviction », selon la formule de Sainte-Beuve (cité par Suzanne Roth, *Les Aventuriers au XVIII^e siècle*, Galilée, 1977, p. 292). Dans sa thèse sur les aventuriers de ce siècle, Suzanne Roth les a fait défiler avec bonheur : Casanova et Rousseau, bien sûr, mais aussi Tilly, Saint-Hyacinthe, Fougeret de Monbron, Langalerie, Chevrier, abbé Prevost, Ange Goudar, Poellnitz, Pignata, Stiepan Zanovich, Alonso de Contreras, Théodore de Neuhoof, Luchet, Maubert de Gourest, Albergoni, Afligio, Cagliostro... Ajoutons-y le fictif et merveilleux Barry Lindon, créé par William Thackeray, génialement réinventé au cinéma par Stanley Kubrick.

Alain Rey, en son dictionnaire étymologique, indique pour le dérivé « aventurier » une origine dans les romans de chevalerie. Mais le mot prend vite le sens de « militaire mercenaire » ou de « flibustier », « pirate » :

1. personnage qui cherche les aventures (Froissart)
2. qui recherche les aventures amoureuses (mais scandaleuses ou intéressées), financières (plus ou moins malhonnêtes) ou guerrières (corsaires, flibustiers).

Aventurisme : politique, « décision hâtive et dangereuse ».

En fait, il y a toujours l'idée de tromperie, de mystification, et de trahison possible : l'aventurier est toujours suspect de passer au camp adverse, de jouer personnel. Il ne connaît pas – ou ne veut connaître – ni contrainte sociale ni devoir de solidarité. Avidé de souveraineté, il n'a pas de supérieur ni d'égaux. Il ne peut avoir de compliques que subordonnées.

Ça ne va pas pour Casanova ou pour Barry Lindon. Mais ça ne pas non plus pour Malraux (chez qui l'on trouve des convictions, successives, mais authentiques, des solidarités pour des camarades puis pour des compagnons, l'obsession de la fraternité), ni pour Ernst von Salomon (un patriote, Corps-Franc, qui refuse la défaite et qui se bat contre les Rouges, un meurtrier, peut-être absurde, mais par conviction, un « réprouvé », un « cadet », avant tout un Allemand humilié, résistant à l'Occupation française et au bolchevisme), ni pour Lawrence (parfaitement intégré au *Foreign Office*, ou au *War Office*, soucieux du suivi de son action – à savoir aider à l'indépendance de la nation arabe sans nuire aux intérêts de l'Empire britannique, et en accord avec l'organisation de l'Europe en 1918-1919). Les vrais aventuriers sont ceux qui ont navigué entre les causes opposées, et qui ont fini assez mal, tragiquement même. Röhm,

Doriot, Déat, Darnand, Fontenoy, Maurice Sachs. Il n'y a pas beaucoup d'aventuriers littéraires : car cela casserait l'illusoire mais nécessaire identité de l'auteur. Protée et Frégoli ne sont pas des héros ou des écrivains recommandables : l'unité leur manque par trop.

SARTRE versus MALRAUX

(résumé chronologique)

Sartre et Malraux se sont dit des horreurs et des formules méprisantes. Ils furent presque toujours dans des camps opposés :

- 1936 : Malraux est un héros/héraut du Front populaire. Sartre écrit *La Nausée* (contre la gauche du Front populaire, contre Guéhenno, contre la préface du *Temps du mépris*, mise dans la bouche grotesque de l'Autodidacte.
- 1941 : Sartre va proposer à Malraux, en villégiature sur la côte d'Azur, d'entrer dans « Socialisme et Liberté » : ébauche d'un mouvement de Résistance. Malraux refuse, comme il l'a fait à d'autres émissaires. Voir Beauvoir, *La Force des choses* : « Malraux reçut Sartre dans une belle villa de Saint-Jean-Cap-Ferrat, où il vivait avec Josette Clotis. Ils déjeunerent d'un poulet grillé à l'américaine, fastueusement servi. Malraux écouta Sartre avec politesse mais, pour l'instant, aucune action ne lui paraissait efficace : il comptait sur les tanks russe, sur les avions américains pour gagner la guerre. »
- 1945 : Malraux rejoint de Gaulle, refuse de participer aux *Temps modernes*. Sartre va oublier Malraux dans *Qu'est-ce que la littérature ?* où il traitera de la littérature engagée, puis le dénoncer agressivement avec la naissance du RPF en 1947.
- 1958 : conflit ouvert. Malraux est compagnon de De Gaulle, Sartre une figure de l'Anti-gaullisme, de la haine contre De Gaulle. Opposition de deux hommes sur la guerre d'Algérie (surprésence de l'un, abstention étourdissante de l'autre).
- 1959 : échange de remarques offensantes entre Malraux (du Brésil) et Sartre, sur leurs participations respectives à la Résistance (pas de sources directes).
- 1958-1969 : opposition absolue entre le ministre gaulliste et le pourfendeur du Général (1961 : *Manifeste des 121*). Remarque : Malraux disparaît des textes

philosophiques ou politiques de Sartre, Malraux n'a jamais cité Sartre, sauf dans une boutade tardive des *Chênes qu'on abat...* (1972).

Mort de Malraux en 1976 et de Sartre en 1980 : on ne saura jamais ce que Sartre pensait des romans de Malraux (l'article promis à la NRF en juin 1940, annulé par les circonstances) ou des *Écrits sur l'art*, ni si Malraux a vraiment lu *La Nausée* ou *Le Mur*. En tout cas, depuis 1945, chez Malraux, Saint-Germain-des-Prés fonctionne comme une métonymie de la décadence.

Et cependant.

- 1938 : *La Nausée* est une tentative pour se libérer de l'emprise de Malraux. « Il n'y a pas d'aventures » servait de bandeau au roman. Soit : ceci n'est pas un roman d'aventures ; soit : nul ne peut vivre une aventure (source probable: *La Voie royale* de Malraux, sans doute confondu avec *Bouddha vivant*). Une tentative aussi pour se libérer de la tentation de l'engagement (Malraux-Nizan).
- 1948 : *Qu'est-ce que la littérature ?* : Malraux y est à la fois incorporé et occulté. Sartre s'inocule le « sang de gauche », alors que Malraux à la même époque s'en délivre par saignée, et rejoint un : ni droite ni gauche, mais l'action et la culture.
- 1951-1956 : *Le Diable et le Bon Dieu* (Goetz) et *Nekrassov* (Georges de Valera) ; le type idéal de Sartre : l'aventurier, l'apostat, le converti, l'acteur, l'imposteur dévoilant l'imposture. L'aventurier au-dessus du militant. L'aventurier délivré de l'image du « chevalier errant ». Pardaillan pas mort, mais gagné par le cynisme.
- 1959 : *La Critique de la Raison dialectique* : Sartre découvre que son concept de « groupe en fusion » et aussi celui de « fraternité-terreur » est compris dans la notion d'« Apocalypse », explicitée dans *L'Espoir* (erreur de Sartre, qui ne voit pas le négatif de l'Apocalypse chez Malraux).

La haine de Sartre/Christ pour Malraux/saint Jean-Baptiste, le précurseur (seulement le précurseur fait mieux, ou plus opportunément, que le fondateur de la religion). Malraux vis-à-vis de Sartre : le complexe du métaphysicien, qui n'a pas les outils nécessaires pour démontrer ses intuitions.

Sartre vis-à-vis de Malraux : complexe de celui qui ne sait pas faire des romans d'aventure, et qui ne sait pas organiser un groupe d'action insurrectionnel ou militaire.

Ce que Roger Stéphane ne connaissait pas et que nous ne comprenons pas : « le portrait de l'aventurier » par Malraux lui-même

La préface du *Démon de l'Absolu* (publié dans le tome 3 des *O.C.* de la Bibliothèque de la Pléiade, en 1996 seulement) est assez incompréhensible. Incongru surtout le fait que Lawrence n'y est jamais nommé ni évoqué, le mythe du détective (Sherlock Holmes), le « mythe de l'aventurier » (histoire abracadabrante de Renaud de Châtillon, raconté par Jauffré Rudel, des considérations sur les effets légendaires produits par tel paysage, la figure de Marco Polo...). Impression pénible de divagations, aimantées par le nouveau discours sur l'art, empreint d'emphase et de flou.

P. 835 : « à l'idée d'aventure, à la seule présence du Blanc hors d'Europe, se lia l'idée de pouvoir. Or, dans le même temps, il n'existait plus de pouvoir hors de l'action. Les sorciers étaient morts [...] et chacun rêvait d'être roi. »

p. 836 (les ambitieux de roman) : « Ils ont les héros romantiques du social, et leur ambition, passion d'un objet qui toujours recule, devient presque identique à l'aventure. Le sentiment populaire est ici perspicace. »

p. 837 : « En chacun, l'homme qui créa la fiction, l'artiste, et celui qui tente de la vivre, l'aventurier, trouvent un complice »

p. 840 : « Mais depuis le refus fanatique de la condition sociale jusqu'à l'inassouvissement, l'aventure participe de la révolte contre l'ordre des dieux [...] »

Étrange préface où on ne voit aucune référence à T. E. Lawrence, mais des allusions, qui pourraient concerner les aventures orientales de Vincent Berger. Cette préface proviendrait-elle d'un collage d'une partie abandonnée de *La Lutte avec l'ange* ?

Aventurier ? Mais Lawrence n'en a pas les traits. Benoist-Méchin, qui a écrit une saga du rêve oriental, a remarqué que l'action de Lawrence s'est vue transformée en aventure, car elle a été dépossédée de la réussite de ses objectifs par les chefs anglais. La révolution escomptée ne devient aventure qu'avec l'échec final.

Remarques sur Le Portrait de l'aventurier

C'est un cas assez curieux de la défiguration d'un essai incisif entre la première édition de 1950 (Sagittaire) et la seconde de 1965 (Grasset). Ont été ajoutés : un supplément poussif et non situé à sa date, trahi par les références (voir p. 31 et 45). Une deuxième partie, « Précisions » (dossiers d'articles postérieurs, de notules conjoncturelles, de résumés biographiques, surtout sur Lawrence, p. 153, p. 255). Dernier ajout, inopportun, dans une troisième édition de 1982, d'une biographie du colonel Rossel, « vie exemplaire », car Rossel, patriote, officier républicain, résistant à la capitulation, meurt pour ses convictions. C'est le contraire d'un aventurier : il n'a même pas songé à fuir de Paris.

Édition de 1965, p. 49, la citation structurante de Nietzsche a une référence, mais fautive. Il s'agit de *La Volonté de puissance*, non pas III, 42 comme indiqué, mais III, 438. « Nous ne connaissons pas les motifs de l'action, nous ne connaissons pas l'action que nous accomplissons, nous ne savons pas ce qu'il en adviendra. Mais nous croyons le contraire sur les trois points. »

La suite du fragment est compliquée. Idée que les erreurs de représentation réagissent sur l'histoire de l'homme. Discussion de Spencer : l'avenir idéal aboutissant à une identité égalisant tous les hommes. Nietzsche récuse un idéal moralisant. Il constate chez les individus un « besoin d'un maximum de *souveraineté* ». Le début du fragment, cité par Stéphane, porte, avec le « nous », l'idée de « nous autres, hommes naïfs, aliénés par leurs idéaux sociaux, leurs morales, leurs représentations ». « Nous » qui croyons à l'idéal d'une humanité égalitaire. Alors que le seul mobile de l'action serait une volonté de puissance, chez certains individus, que l'on devine supérieurs. Ce qui est ici accentué, c'est moins l'inconscient qu'une méconnaissance nécessaire à l'action. Dans le fragment III, 461, Nietzsche voit comme « mobile de l'action » le sentiment d'une décharge (de la force), un « assouvissement », mal justifié par les discours moraux sur les fins et les buts de ces actions.

Le fait de mettre *sur le même plan* une introduction de 1965 et l'essai de 1950 aplatit et confond toutes les perspectives. Entre 1945 et 1965, les croyances idéologiques et religieuses ont été frappées à mort, l'après-guerre a laissé place à la société de consommation. Et déjà les trois aventuriers élus sont perdus de vue ; Sartre aussi d'ailleurs. La roue tourne très vite, pour les valeurs intellectuelles qu'on croyait

durables. Le désir de consommation a remplacé le désir de révolution. Et puis, il y a les hasards de la mode. Le film de David Lean (1962), *Lawrence d'Arabie*, qui sut faire passer un souffle d'épopée, remet au-devant de la scène le colonel, tandis que l'Arabie et Israël – le Proche-Orient – devient un point névralgique de la politique mondiale. Ernst von Salomon est totalement oublié et méconnu, parce qu'on lui prête des affinités antérieures avec le nazisme. Malraux, lui-même, est au plus bas de sa gloire littéraire. Il n'a rien publié depuis l'emphatique *Métamorphose des dieux*, et la gauche, régnante sur l'Intelligentsia, ne lui pardonne ni son poste de ministre ni son abandon du roman pour des écrits sur l'art moins magiques, et plus académiques. Par ailleurs, l'époque voit le déclin des militants et la disparition des aventuriers comme vedettes du romanesque. Ne pas confondre les aventuriers avec les professionnels de la révolution (Victor Serge, Jorge Semprun, Régis Debray, Che Guevara...).

Malraux et Lawrence

Le chapitre XXXV du *Démon de l'Absolu*, « N'était-ce donc que cela ? », est le seul fragment de cette œuvre publié du vivant de Malraux. Très soigneusement travaillé, publié à 80 exemplaires en 1946, aux Éditions du Pavois, puis dans trois livraisons de *Liberté de l'esprit*, revue d'inspiration gaulliste animée par Claude Mauriac (avril, mai et juin 1949). L'édition critique de Maurice Larès est un modèle d'érudition et d'intelligence. Celui-ci néglige toutefois une diffusion des meilleures pages de cet extrait dans le « Classique Vaubourdolle » d'André Malraux commis par Georges Pompidou, au beau temps du RPF. Dans les revues littéraires, ce texte, presque confidentiel par son mode de publication, ouvrit un grand débat. Il le méritait, car c'est un des textes les plus serrés, les plus denses du Malraux de cette époque.

Le titre est fort bien choisi. On met en scène Lawrence en 1922, relisant la version longue, dite d'Oxford, des *Sept piliers de la sagesse* et convenant d'un double échec, d'une double déception. Lawrence a raté sa vie comme homme d'action (avec l'avortement de la nation arabe libérée) et comme écrivain, plus précisément comme artiste : il n'a pas su écrire, avec les *Sept piliers* une épopée romanesque. Seulement, le Malraux de 1945 se glisse dans le Lawrence hypothétique de 1922, et écrit un *Contre Lawrence*, qu'il va justifier, à la fin de son chapitre par une haine de soi, qui serait spécifique à Lawrence. En fait, le mécanisme de la *projection* joue ici à plein : Malraux,

constatant l'échec évident de sa tentative biographique de réécrire le récit de Lawrence, reporte la responsabilité de cet échec sur Lawrence, qui ne serait pas au niveau des investissements qu'il a placés en lui. Il semble que le chapitre XXXV, d'un niveau littéraire supérieur à tout le reste, ait été écrit après coup, et a été ensuite inséré dans l'ensemble du manuscrit. Malgré les promesses d'une publication ultérieure, ce sont des adieux à Lawrence. Malraux a bien dû s'aviser que le lecteur du *Démon de l'absolu* s'ennuierait, alors qu'aucun lecteur des *Sept piliers de la sagesse* ne peut résister à la fascination qu'exerce ce récit. Maurice Larès l'indique en termes prudents : Malraux n'a pas toujours résisté à la tentation de la paraphrase ou de la citation condensée.

Les rapports de Malraux avec Lawrence changeront encore, en 1967. Il n'est alors plus question de ratage : « Les Mémoires du XX^e siècle sont de deux natures. D'une part, le témoignage sur des événements : c'est parfois, dans les *Mémoires de guerre* du général de Gaulle, dans les *Sept Piliers de la sagesse*, le récit de l'exécution d'un grand dessein. » (OC, t. III, p. 9)

Il faudrait savoir si c'est Lawrence ou Malraux qui a donné à l'entreprise des modèles ou des références aussi incongrues que *Moby Dick*, les *Karamazov* et *Zarathoustra*. Dans la suite du chapitre, le pseudo-Lawrence, porte-parole du vrai Malraux, ne cesse de se confronter à la création de Dostoïevski, comme si l'Histoire, même épique, pouvait créer des personnages fictifs comme le grand roman russe, chez Tolstoï et surtout chez Dostoïevski.

« Sans doute que ce pouvoir prît sa propre forme l'avait parfois passionné. Mais un pouvoir dont il eût pris la forme ne l'attirait même pas. L'action pour l'action, le pouvoir pour le pouvoir lui étaient étrangers. » (OC, t. II, p. 1190).

Donc T. E. Lawrence n'est pas un aventurier, mais un homme d'action qui a conçu un grand dessein, et qui se donne les moyens de l'exécuter, au moins en partie.

« Au fil de son journal de guerre ou des notes laissées en marge de ses agendas, il avait laissé faire sa mémoire : sa rédaction, elle aussi avait été une aventure. » (*Ibid.*, p. 1192).

Malraux propose un ensemble narratif, l'art de conter et l'art de composer, selon une certaine proportion.

« Mais avait-il atteint par d'autres voies cette coulée d'irrationnel par laquelle un personnage prendra, et qui fascine le grand mémorialiste comme le grand romancier,

Saint-Simon comme Tolstoï ? Ces êtres vus dans l'action, il les avait ramenés d'instinct à leurs définitions emprisonnées dans la signification que l'action leur avait si souvent imposée. » (*Ibid.*, p. 1194).

Une formule, soit fausse, soit énigmatique, car elle confond les jeux du romancier et du mémorialiste, dans la création des personnages (double jeu du mémorialiste et du romancier).

« Or, les personnages des grands mémorialistes, ce sont des personnages que le lecteur croirait vrais même s'il savait que l'auteur les a imaginés ». « Ce qu'il n'avait pas atteint, c'était la transfiguration qui eût arraché jusqu'à ses souvenirs pour les fonder en signification, leur faire affleurer l'éternel. » (*Ibid.*, p. 1195) – autrement dit, il lui aurait manqué le secret qui fut celui de Melville et de Conrad.

« Il avait toujours été profondément désaccordé [...]. Et cette dislocation n'était pas un des moindres éléments de sa force, quand elle le jetait à l'action ; hors de l'action elle n'était que souffrance. » (*Ibid.*, p. 1201).

On ne saurait mieux marquer que chez Lawrence, ce n'est pas l'aventure, mais bien l'action qui est la valeur absolue.

Le péroraison du chapitre XXXV est une citation de la lettre du 6 août 1934 à Eric Kennington (p. 751). Nous citons ici les *Lettres* de Lawrence dans la traduction d'Étiemble, publiée en 1948 par Gallimard. La liberté de transposition est complète. Malraux : « Il y a quelque part un Absolu, il n'y a que cela qui compte, et je n'arrive pas à le trouver. De là cette impression d'exister sans but. » La suite et fin énoncent que l'Absolu peut seul brûler « le plus profond sentiment de dépendance, le remords d'être soi-même ». Or, dans la traduction d'Étiemble, on lit : « Il y a quelque part un archétype, et cela seul importe : je ne puis l'atteindre. D'où ma désorientation ». Malraux, un ou deux tons plus haut, introduit l'Absolu, tout en ne le trouvant pas assez dostoïevskien (cela le mènerait très loin de l'aventurier, plutôt selon les termes de Malraux, vers « l'homme révolté », « l'homme absurde » « l'homme tragique »).

L'Absolu ne se définit pas ; difficile, comme semble le faire Malraux, d'y voir l'adéquation de l'Existant empirique à un Être essentiel, dans un autre langage du Pour-soi avec l'En-soi. Difficile d'accorder qu'un absolu littéraire se trouve atteint, une fois pour toutes, par Dostoïevski et que Lawrence n'obtient que des expressions

insatisfaisantes ou relatives. Le malentendu vient peut-être de ce que Malraux n'arrive pas à comprendre ou à partager, chez Lawrence ou chez Drieu, cette haine de soi rigoureuse, et qu'il donne facilement dans l'optimisation de sa vie et de ses écrits ? Quand en août 1944, il considère son parcours dans la Résistance, si tardif, si amplifié par le bluff, et qu'il le compare à cette campagne que mène Lawrence de Djedda à Médine, à Akaba, à Damas, il doit bien sentir qu'il lui reste à faire ses preuves et ses armes – ce qu'il va faire, mais ce qu'il se hâte de faire savoir, sans trop de modestie. Le Malraux d'Alsace n'est quand même pas le Lawrence d'Arabie, et quand il considère ce qu'il écrit de Lawrence jusqu'en 1922, il doit bien considérer que c'est lui qui n'a pas trouvé son style de narration. Ni le parfum de l'épopée ni le goût de l'aventure ni les mystères de l'Orient dans cette interminable chronique de la guerre en Arabie. Et peut-être, le soupçon de l'incompétence, chez celui qui ne peut déchiffrer les sources anglaises, très réputées (Liddell Hart). Ce qui trompe Malraux, c'est l'humilité très profonde de Lawrence, qui le fait dénigrer son action et son écrit au regard de modèles inaccessibles et introuvables. Ainsi, le 16 novembre 1934 (voir Étiemble, p. 763), Lawrence écrit-il à un ami : « Formé que je suis aux disciplines historiques, il me déplairait de penser que le rôle que j'ai joué accidentellement dans cette seule guerre (qui n'est que l'une d'une suite infinie d'autres, passées ou à venir) m'a incité à la grossir et à la mettre au premier plan, si ce n'est de la conscience de ceux qui en sont les victimes. »

Sans prétendre avoir tout lu de cette *Vie de Lawrence*, devenu *Démon de l'absolu*, texte ni achevé ni revu par son auteur, on peut s'interroger, une fois de plus sur le porte-à-faux de la Préface par rapport à une somme biographique, respectant l'ordre chronologique (imposé par les événements de 14-18). Que reste-t-il du diptyque du détective et de l'aventurier proposé dans une préface déconnectée de toute référence à Lawrence ? Il resterait davantage du détective, si l'on songe au travail impeccable, implacable, de l'officier de renseignements Lawrence, élaborant ses stratégies contre les redoutables soldats turcs. Mais ni Lawrence ni Malraux ne détaillent le travail technique du renseignement qui fait la vie quotidienne de l'officier supérieur, comme celle de notre brave général Rondot. Mais l'aventurier lui-même ne se retrouve pas dans le cours du récit. Lawrence lui-même, archéologue, qui fait un tour de France à vélo pour recenser les châteaux forts et qui part en Orient pour étudier leurs correspondants des

Croisades, s'inscrit dans l'ordre du savoir, et plus tard de la stratégie militaire. Pour qu'il fût un aventurier, il aurait fallu qu'il perdît totalement sa foi dans le monde arabe et dans la dynastie hachémite. Or, comme conseiller de Winston Churchill aux Conférences de 1919, il manifeste une parfaite cohérence dans ses exigences, même s'il est navré d'avoir fait des promesses que d'autres n'ont pas tenues. Les Casanova de la politique (ils peuplent nos écrans de télévision) changent de programmes au gré des circonstances, girouettes tourbillonnantes. Et à mes yeux, Roger Stéphane s'est trompé sur la carrière politique de Malraux. Elle est d'une remarquable continuité : militant internationaliste, tant que l'URSS peut incarner justice sociale et efficacité militaire, militant gaulliste, quand de Gaulle valide les acquis du Front populaire et décolonise à tout va. Il va de soi que les romans de Malraux présentent bien des aventuriers, mais le plus souvent ces aventuriers – mercenaires ou affairistes (Feral) – sont les personnages les plus médiocres de son personnel romanesque. Un Vincent Berger peut être engagé dans des aventures orientales, en fait dans des mouvements politiques bien précis, il n'est pas aventurier, mais un héros intellectuel évoluant dans la double recherche du savoir et du pouvoir (on pourrait lui appliquer le concept de « praxis » politique tel que Sartre l'a conçu vers 1960). Certes il y a des aventuriers, pas si nombreux : Perken, Grabot, Mayrena (que l'on ne connaît pas en 1950) – encore sont-ils moins livrés aux hasards de l'aventure qu'à l'obsession d'une quête, et à la recherche d'un absolu, dont se moquent bien les aventuriers certifiés, si l'on ose cet oxymore. Et, pour reprendre les trois modèles de Roger Stéphane, von Salomon, n'a rien d'un « aventurier », il représente le Prussien nationaliste, conservateur-révolutionnaire, outré par l'Occupation française, combattant des Corps-Francis de la Baltique, convaincu de l'opportunité de l'assassinat politique. On verra plus tard qu'il est un théoricien profond des défaites et des errements de l'Allemagne (*Le Questionnaire*, publié en 1951, sera son chef-d'œuvre). Il quittera d'ailleurs l'action anti-démocratique pour prospérer comme scénariste. Plutôt que « aventuriers », on aurait trois hommes d'action, intellectuels tenant à prouver leur aptitude à l'action – en particulier révolutionnaire ou guerrière – et qui vivent leur action comme une passion, peu suspecte d'assouvissement. Il est vrai que leurs récits se lisent comme des romans d'aventures, mais y a-t-il un romanesque étranger à l'effet d'aventure ? Les auteurs et leurs personnages ne sont nulle part

marqués par cette irresponsabilité, cette légèreté, ce cynisme ludique qui marquait les vrais aventuriers du XVIII^e siècle.

Et pour finir, un doute nous prend. Et si Roger Stéphane, dans le contexte de la Résistance et de l'après-guerre ne s'était pas trompé, embarquant dans son erreur Sartre, lequel d'ailleurs s'est hâté de substituer au terme d'aventuriers, celui d'« hommes d'action », mais d'hommes d'action confrontés à l'impossibilité d'atteindre les fins dernières de l'action et de surmonter les apories de la praxis, des vainqueurs selon le siècle, réussissant tout sur fond d'échec, échec inhérent à la condition humaine. En somme, le réître Goetz, joueur absolu du « qui perd gagne », dans *Le Diable et le bon dieu* (1951). La première erreur de Roger Stéphane porte sur le fragment II, 438 de *La Volonté de puissance* (Bianquis, t. 2, p. 136). Le « nous » liminaire de ce fragment ne concerne pas les aventuriers, les surhommes, mais l'humanité trop humaine, celle des « hommes accomplis », c'est-à-dire des hommes de culture. D'une manière pré-freudienne, Nietzsche montre que toute connaissance de sa propre action est impossible, et que toute action implique méconnaissance (ou refoulement) parce que ceux qui énoncent des idéaux moraux sont guidés en fait par leur volonté de puissance. Freud parlerait de pulsions sexuelles ou de pulsions d'emprise. Malraux parlerait de virilité. Mais Zarathoustra échappe évidemment à cette aliénation ordinaire, il connaît cette lucidité, blessure la plus rapprochée du soleil. Que les « aventuriers », au sens restrictif du terme, soient aveugles à ce qui les fait courir, et que la connaissance de soi n'importe guère à ces éternels fuyards du « soi » ou du « moi », c'est tout à fait admissible. Mais qu'ont fait, comme écrivains, Malraux, Lawrence, von Salomon, sinon le mieux élucider les parts d'ombre et d'échec de leur action, action encore une fois marquée par la réussite dans l'ordre temporel. Malraux libère Dannemarie et Colmar, Lawrence entre dans Damas, von Salomon refoule les Bolcheviks dans les Pays Baltes et réussit à tuer Rathenau dans une action parfaite de groupe insurrectionnel. Mais dans les maîtres-livres qu'ils ont écrits, ils ont transformé en conscience et en connaissance leur expérience. Démentant Nietzsche, ou le Nietzsche de Stéphane, ils ont mis à jour les mobiles, les modalités, et les conséquences (toujours inattendues) de leur action. Et, selon l'impératif catégorique de Malraux, ils ont détruit, sinon en eux, du moins dans leurs actions, la part de comédie. Restent de grands desseins qui ont su prendre forme

dans l'Histoire et s'approfondir, peut-être se déconstruire, dans la littérature. De grands desseins qui survivent par des livres majeurs.

Mais une autre question se pose. Qu'est-ce que Malraux a pensé du livre de Stéphane ? Il n'a pas toujours apprécié les furieuses indiscretions de son interviewer de 1945 (voir *Fin d'une jeunesse*). La rencontre de Sartre et de Stéphane, alors réunis par l'anticolonialisme et un gauchisme extra-communiste autour de *France-Observateur*, organe hostile au RPF, n'avait rien pour lui plaire. On peut supposer que dans un texte majeur de 1955 : « Saint Just ou La Force des choses », il marque combien il dissocie la figure du héros de l'action révolutionnaire, de celle de l'aventurier, Saint-Just représentant l'intelligence fondatrice et pragmatique, le régime de la loi.

On raconte que les éditions Gallimard avaient mis au volume de *La Nausée* un bandeau amovible : « Il n'y a pas d'aventures ». Nous ne l'avons pas retrouvé. Mais la prière d'insérer rédigé par Sartre est explicite ; Sartre dit de Roquentin : « Sa vie même n'a plus de sens : il croyait avoir eu de belles aventures ; mais il n'a pas d'aventures, il n'y a que des histoires ». Si Roquentin s'était installé à Bouville, c'était pour écrire la vie du Marquis de Rollebon, aventurier mineur du XVIII^e siècle. Mais là aussi, le charme est rompu : après tout, Rollebon, avec ses silences, ses mystères, ses embarras est un comédien de l'aventure, un faiseur d'embarras.

Et Malraux lui-même ? Dans un manuel vieux de trente-neuf ans, j'avais exprimé ma fascination émerveillée pour *La Voie royale* en l'évoquant comme un roman d'aventures digne du meilleur Joseph Conrad (je pensais à *Cœur des ténèbres* et à *Lord Jim*). Il paraîtrait donc sage de chercher dans le roman le moins politique de Malraux ce qu'il en est de l'aventurier et de l'aventure dans les personnages de fiction que sont Perken, Claude Vannec, Grabot (et aussi Mayrena, évoqué *in absentia* dans le texte). Il y a tout : l'exotisme, le risque, la jungle, les Moï insoumis, l'Extrême-Orient, les lancettes empoisonnées, le nihilisme, l'être-pour-la-mort, l'enlèvement des pierres sculptées, plus d'aventure que dans les plus aventureux romans de Jules Verne. Et pourtant on ne trouve qu'une fois dans le récit, sauf erreur, le terme « aventurier ». Il est attribué au capitaine du bateau : « Le capitaine, lui aussi, la [la volonté de Perken] sentait : "Tout aventurier est né d'un mythomane", disait-il à Claude, mais l'action précise de Perken, son sens de l'organisation, son refus de parler de sacré le surprenait à

l'extrême : «Il me fait penser aux grands fonctionnaires de l'Intelligence Service que l'Angleterre emploie et désavoue tout à la fois.» » (Livre de poche, p. 17).

Texte tout à fait décisif car il montre que les termes d'*aventuriers* et de *mythomane*, tant de fois appliqués à Malraux, n'ont aucune pertinence pour Perken, et moins encore pour Lawrence (auquel le *Foreign Office* fait ici allusion), bien qu'ils viennent naturellement sous la plume de tous les commentateurs, ceux-ci étant imprégnés du mythe mystificateur de l'aventurier mythomane (entendons-nous : Malraux, romancier, a pu, consciemment ou non, se prêter au jeu de la fiction, accréditer celle-ci au point de croire et de faire croire qu'il avait vécu cette fiction, dans l'intervalle limbaire du « ni vrai ni faux mais vécu », sans égard pour le factuel, trop empirique). Il y a une naïveté et un narcissisme de l'aventurier, une complaisance à ses caprices, qu'on ne trouve ni chez Perken ni chez Claude Vanneec, ces êtres-pour-la-mort, qui ne cessent de la regarder en face. D'ailleurs, Claude tient pour *pauvretés* les motifs de ceux qui invoquent *l'aventure* : chasse au profit, incitation au jeu et au rêvé, stimulants recherchés pour entretenir un espoir trompeur. La vocation de Claude n'a rien à voir avec les plaisirs faciles de l'Aventurier, qui se complaît à s'étonner lui-même (livre de poche, p. 155) : « Vainqueur ou vaincu, il ne pouvait en un tel jeu que gagner en virilité, qu'assouvir ce besoin de courage, cette conscience de la vanité du monde, et de la douleur des hommes qu'il avait si souvent vus, informes chez son grand-père ».

Ici apparaissent des valeurs, attribuables à Malraux aussi bien qu'à Perken (et on pourrait ajouter à T.E. Lawrence et à von Salomon) : virilité, courage, vanité du monde, compassion, et bien sûr la fraternité, comme l'indique la quasi-clausule du roman : « Exprimer par les mains et les yeux, sinon par les paroles, cette fraternité désespérée qui le jetait hors de lui-même. » Il n'y a plus ici trace de l'aventurier, cette mythologie qui a eu tout son charme au XVIII^e siècle, mais qui a perdu l'essentiel de son pouvoir dans un genre romanesque inférieur du XX^e siècle (Pierre Benoit, Mac Orlan, Henry de Monfreid). On a pris trop souvent pour des aventuriers de grandes figures de fugitifs (Lord Jim, Kurz) ou de chevaliers (les révolutionnaires internationalistes). Chez Malraux, ce sont les héros d'une fraternité perdue, à retrouver, peut-être des hommes fondamentaux, qui se sont jurés de ne pas se mentir.

Stéphane s'est trompé : Malraux, Lawrence, von Salomon ne nous ont pas proposé un « portrait de l'aventurier ». Ils ont fourni les pièces à un « procès de

l'aventurier ». Leurs personnes, ou leurs personnages fictifs, sont bien plutôt des chevaliers errants à la recherche de l'Absolu, mais qui dans leurs engagements fiévreux conservent toujours une distance qui n'est pas un détachement.

Jacques Lecarme, professeur émérite, Université Paris III

Séminaire «André Malraux», Université de Paris-IV Sorbonne, 9 novembre 2009.

Pour citer ce texte :

LECARME, Jacques : «Un point de rencontre : Malraux, Sartre, Roger Stéphane», communication proposée au Séminaire «André Malraux», Université de Paris-IV Sorbonne, le 9 novembre 2002. Texte inédit mis en ligne le 17 février 2010, URL : <<http://www.malraux.org/index.php/articles/1051-lecarne3.html>>, pages électroniques consultées le [date exacte du téléchargement].